Document généré le 8 juin 2024 08:05

Séquences : la revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Ava
Une variation musicale

Hanieh Ziaei

Numéro 314, juin 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/89059ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ziaei, H. (2018). Compte rendu de [Ava : une variation musicale]. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 16–17.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

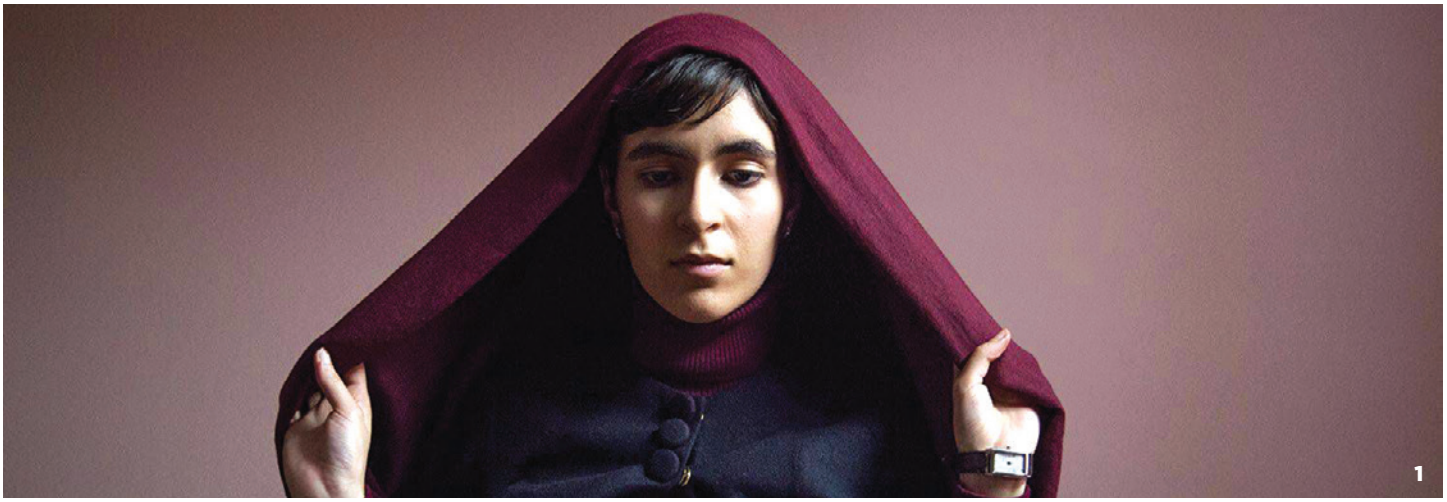
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ava
Une variation musicale

HANIEH ZIAEI



1

AAVA
Origine : France / Canada / Qatar
Année : 2017
Durée : 1 h 43
Réal. : Sadaf Foroughi
Scénario : Sadaf Foroughi
Images : Sina Kermanizadeh
Montage : Kiarash Anvari
Son : Amirhossein Ghasemi
Décors : Siamak Karinejad
Interprètes : Mahour Jabbari (Ava Vali), Bahar Nouhian (la mère d'Ava), Leili Rashidi (madame Dehkhoda), Vahid Aghapour(le père d'Ava), Shayeste Sajadi (Melody), Sarah Alimardani (Shirin), Houman Hoursan (Nima)
Prod(s). : Sadaf Foroughi, Kiarash Anvari
Dist. : [Mongrel Media]

Avec ***Ava***, Sadaf Foroughi signe son premier long métrage en bénéficiant du soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ), pour la scénarisation ainsi que la postproduction, et du Conseil des arts du Canada (CAC), pour la scénarisation et la production. Le financement reste encore aujourd'hui un enjeu majeur pour les jeunes cinéastes, particulièrement en Iran où le financement de la production à la réalisation reste avant tout une question d'intérêt idéologique sous-jacente à la portée et au message du film.

Bien que Sadaf Foroughi ait effectué toute sa formation et ses études cinématographiques en France, et dans une moindre mesure aux États-Unis, elle a réalisé l'ensemble de son répertoire filmique sur le territoire iranien. Elle compte à son actif 13 courts métrages et documentaires ainsi qu'un long métrage : ***Ava***. Par ailleurs, pour tout type de tournage en Iran, les cinéastes doivent obligatoirement se doter d'une autorisation préalable auprès du ministère de la Culture et de l'Orientation islamique de la République islamique d'Iran, sans laquelle aucun tournage ne peut voir le jour, ni aucune œuvre ne peut être distribuée dans les salles du cinéma du pays.

Malgré son lot de contraintes et de difficultés, Sadaf Foroughi a fait le choix délibéré de réaliser ses films en Iran. À travers sa préoccupation majeure à l'égard de la place des femmes, elle pose des questions universelles et transversales adressées aux sociétés contemporaines.

Ava, c'est l'histoire d'une famille iranienne de classe moyenne et urbaine portée à l'écran, dont le nœud semble *a priori* venir d'une farouche tension intergénérationnelle résultant d'une opposition classique et universelle d'une jeune adolescente, Ava (Mahour Jabbari), aux décisions et aux actes de ses parents, et plus encore d'une discordance aiguë avec sa mère, Bahar (Bahar Noohian). Très vite, de cette première tension (générationnelle) omniprésente découle une autre question qui nous a semblé fondamentale, celle de l'autonomie physique et morale d'une jeune femme et de sa véritable liberté de choix. Derrière la naissance de cette adolescente se cache un secret familial : Bahar, la mère, est tombée enceinte à 18 ans de Vahid (Vahid Aghapoor), le père, mais en dehors de tout mariage. Cette réalité a pour conséquence directe une union précipitée et obligatoire entre Bahar et Vahid. Puisqu'en Iran, en cas de naissance hors mariage, l'enfant est considéré comme illégitime et l'avortement est illégal (sauf s'il s'agit d'une interruption thérapeutique en cas de mise en danger pour la mère).

Même si la naissance d'Ava n'a pas empêché la mère de poursuivre ses études et de devenir psychologue, cette dernière semble porter sur ses épaules le poids des pesanteurs culturelles et souffre d'une frustration interne profonde. En premier lieu, l'angoisse terrible d'une mère de voir sa fille tomber enceinte, à son tour, hors mariage, puis l'inquiétude

face aux nombreuses conséquences graduelles sur toutes les étapes de la vie de sa fille. La poursuite et la réussite de ses études constituent un investissement narcissique majeur pour cette mère.

La figure de l'autorité n'est pas le père, Vahid, qui se montre d'ailleurs très conciliant et compréhensif par rapport aux désirs et aux choix de sa fille, tentant autant que possible de maintenir, voire de consolider, une relation d'amitié avec une adolescente à la fois rebelle et sensible. La figure d'autorité, contre toute attente stéréotypée, vient d'une femme, la directrice de l'école d'Ava, madame Dehkhoda, symbole à la fois de l'ordre moral et de la discipline. Bien que le divorce et l'acte sexuel avant le mariage ont constitué, à une époque, de véritables tabous dans la société iranienne, principalement pour les générations précédentes, l'enjeu persistant, autant hier qu'aujourd'hui, demeure la fameuse question de la réputation. Avoir ainsi « une bonne ou mauvaise réputation » détermine la perception sociale jusqu'au point où le regard des autres porté sur nos choix de vies en devient une obsession, nettement mesurable dans le film, pour la mère et la directrice de l'école : « que vont dire les gens ? »; « que vont penser les voisins ? »; « c'est la réputation de toute mon école qui est menacée », dira la directrice aux parents, etc. Ce jugement, à la fois social, moral et culturel, guette les plus petits faits et gestes et au moindre faux pas, il condamne, brise et stigmatise.

Dans cette mise en abyme de tensions socioculturelles, un espace d'un choix libre semble possible : la musique. Les cours de musique d'Ava constituent ainsi à la fois le point de discorde et une échappée cathartique élaborée pour fuir la pression sociale et familiale.

Le choix des prénoms n'est pas neutre puisque derrière l'amitié entre les deux adolescentes, Ava et Melody (Shayesteh Sajadi), se dissimule un brillant et sensible jeu de mots en persan, qui lie la signification des deux prénoms : Ava qui peut notamment se traduire « son musical » et Melody pour « mélodie », une métaphore subtile de ce qui est par essence inséparable, et un clin d'œil clair à l'opposition ferme de la mère d'Ava face à cette amitié entre les deux jeunes filles. Le recours à des prénoms à sonorité occidentale, par exemple la transformation du prénom persan Anahita (Parnian Akhtari) par Anna, n'est certes pas anodin puisqu'il s'agit là d'une manière pour la réalisatrice de créer une référence commune et familière avec un public non persanophone.

Il est interdit en Iran de montrer une femme jouer un instrument de musique sur écran (à la télévision ou dans un film) et une femme peut en jouer seule uniquement en présence d'une ou de plusieurs personnes auprès d'elle, ce qui n'est pas le cas pour un musicien homme. Le violon semble ainsi poursuivre la protagoniste principale comme son ombre, d'une séquence à l'autre. Même si la pratique de l'instrument (violon et piano) est uniquement filmée de dos, la prise de vue se fait systématiquement de derrière, c'est ainsi une prise en compte de cette interdiction revisitée par Sadaf Foroughi. Au-delà de la présence de l'instrument dans le champ filmique, c'est le soin accordé à la sélection du répertoire de la musique classique occidentale qui a retenu toute notre attention : de Luigi Boccherini à Ludwig Van Beethoven en passant par Antonio Vivaldi et Henry Purcell. ***Ava*** peut ainsi être considéré sur le plan de son montage comme une variation musicale et une tentative de marier l'image et la musique.

De toute évidence, Sadaf Foroughi se nourrit de ses multiples influences artistiques et musicales, notamment lors d'une courte scène où l'une des élèves cite ironiquement le titre de la pièce de théâtre en deux actes *En attendant Godot* de Samuel Beckett. Même si ce long métrage n'est pas un film autobiographique, il y résonne des instants d'ordre biographique.

Force ou faiblesse de ce long métrage, il s'agit de défier sans cesse le spectateur en l'invitant à décortiquer les images et le scénario pour parvenir à comprendre les subtilités propres à la société iranienne et la vie des protagonistes en présence.

Le charme d'un premier film réside dans ce va-et-vient, quelque part entre ces moments de naïveté et de maturité, et la réalisatrice tend à créer un dialogue entre l'universalité et les particularités propres à un contexte, en essayant de démontrer le poids des pressions à la fois sociales et culturelles qui finissent par déformer, d'abord les individus, puis la société dans son ensemble.

1. Une farouche tension intergénérationnelle

2. Une jeune femme et sa véritable liberté de choix

2